

deux pieds sur le cendrier du grand poêle où flam-
bait un feu de hêtre sec.

—Navigué ? dit Chagru en secouant les cendres
de sa pipe. J'ai tenu la barre et le porte-voix pen-
dant trente ans, et j'ai fait la traversée plusieurs
fois.

François, le regarda avec admiration.

—Moi, dit-il, maintenant, je n'ai jamais dépassé
les alentours du golfe.

—Vous êtes donc un vieux de la vieille vous
aussi.

—Oui ! j'ai souvent passé la nuit sur le pont, et
j'en ai bu de la salée. Mais je suis né sous une
mauvaise étoile et je n'ai pas fait fortune.

—C'est justement comme moi. Je connaissais
pourtant mon métier.

—Il y a des gens qui ne peuvent jamais réussir...

—Cà, c'est une vérité.

—Et qui travaillent, pourtant.

—Comme des nègres ; c'est encore vrai.

Les deux hommes causèrent longtemps, et il était
tard dans la nuit quand ils songèrent à se coucher.

A partir de ce jour ils se rapprochèrent de plus
en plus ; et au bout d'une semaine ils se faisaient
déjà des confidences.

—Je n'ai toujours eu que des malheurs, disait
François un soir qu'ils étaient encore à la même
place fumant leurs pipes, pendant que l'autre gar-
çon de ferme était allé faire la veillée—et c'est en-
core un grand accident qui m'a fait renoncer à la
mer. J'ai pris cela pour un avertissement.

—Cà s'est vu ; et il ne faut pas badiner avec ces
choses-là.

—Il y a bien dix ans, continua François. Nous
avons louvoyé pendant tout le baissant avec une
grosse brise de Nord-Est. C'était en octobre ; il ne
faisait pas chaud. Il pouvait être onze heures du
soir. Pas de lune ni d'étoiles, on ne voyait rien à
dix pas. Nous courrions notre dernière bordée au
sud pour prendre le hâvre du Bic, car le vent aug-
mentait et le montant commençait à se faire sentir.

Il me semble pourtant qu'étaient nos lumières et
bien placées, mais la goélette roulait fort et la mer
abrillait à tout moment ; nous avions déjà perdu un
homme et le capitaine était attaché à la roue. J'étais
descendu un instant dans la cale pour voir si le bâ-
timent fatiguait, quand tout-à-coup, un craquement
terrible, se fit entendre je n'eus que le temps de mon-
ter sur le pont ; un grand steamer nous avait pris en
travers et coupés jusqu'à la quille. Je ne sais pas
comment tout cela arriva, mais deux minutes après
j'étais sur le pont du steamer avec le capitaine. La
goélette était disparue avec le reste de l'équipage.

Il y avait à bord, près de 500 ouvriers émigrés.
On nous fit descendre avec eux.

Dans un coin, séparée de tous les autres, je remar-
quai une femme à cheveux blancs, accroupie sur un
tas de hardes, et tenant sur ses genoux un petit
garçon de cinq ou six ans.

Elle avait la tête baissée et je voyais ses larmes
couler jusque sur la figure du petit.

Tous les autres couraient, s'agitaient pour savoir
ce qui était arrivé—car le choc avait été ressenti.
Elle seule ne bougeait pas et semblait ne s'aperce-
voir de rien. Je ne sais pas ce qui me poussait,
mais j'allai la trouver.

—Vous pleurez, lui dis-je, en ôtant mon chapeau ;
est-ce qu'on aurait fait mal à votre enfant ou à vous
peut-être—je savais que parmi ces gens-là on ne se
gênait pas quand on avait des coups à donner.

Elle releva la tête et me regarda sans répondre.
Jamais je n'oublierai cette figure-là : les larmes m'en
vinrent aux yeux.

—Si je pouvais vous être utile, continuai-je ;

—Elle me regarda encore longtemps.

—Je ne vous ai pas encore vu à bord dit-elle, à
la fin ; qui êtes vous et d'où venez-vous ?

Je lui expliquai en deux mots ce qui était
arrivé.

Pendant que je parlais le petit garçon se réveilla
et demanda à boire.

Je courus à travers le monde et, en m'infor-
mant, je trouvai l'eau. Je lui en apportai une tasse
pleine. Il but et parut se rendormir.

—Vous êtes bon, me dit-elle, et je vous remercie
pour mon enfant.

Sa tête retomba sur sa poitrine et elle se remit à
pleurer.

Je n'ai pourtant pas le cœur si tendre, mais cette
douleur là me poignait.

Je m'éloignai et j'allai aux informations parm-
les émigrés. Les uns levaient les épaules ; les au-
tres me riaient au nez et tournaient le dos. Je crois
bien, c'étaient tous des allemands qui ne compre-
naient pas un seul mot de français, ainsi que je
m'en aperçus plus tard.

A la fin, je trouvai une femme belge qui me don-
na des renseignements.

La femme à cheveux blancs s'était embarquée à
Liverpool avec deux enfants, celui qu'elle avait sur
les genoux et une petite fille plus vieille que lui
d'un an. Au commencement de la traversée la
petite fille était tombée malade, et cinq jours après,
elle était morte. Quand le corps fut enlevé pour
être jeté à la mer, la pauvre femme déjà épuisée tom-
ba sans connaissance. Pendant deux jours on crut